SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE POLONAISE

CORRESPONDANCE

du

GÉNÉRAL CASIMIR PULASKI

avec

CLAUDE DE RULHIÈRE

1774-1778

PARIS
6, QUAI D'ORLÉANS, 6
1948

D Shores - Dar

Ferraille
femme à bonnet
sans abri

26-3-66 6/7

305

6623

Muzeum im Kazimierza Pułaskiego w Warce
Nr Inw. 5894

SOCIÉTÉ HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE POLONAISE

CORRESPONDANCE

du

GÉNÉRAL CASIMIR PULASKI

avec

CLAUDE DE RULHIÈRE

1774-1778

PARIS
6, QUAI D'ORLÉANS, 6
1948

« *...il me serait bien doux de vivre libre ou mourir pour la liberté...* »

(C. Pulaski a C. de Rulhière,
le 29 Mars 1777)

« *...il n'y a point de Spartiate ni de Romain qui ne s'honorât de vous ressembler.* »

(C. de Rulhière
a C. Pulaski)

PRÉFACE

A la Séance de la Société Historique et Littéraire Polonaise de Paris du 17 avril 1948, j'ai présenté l'état actuel des travaux historiques sur Casimir Pulaski, soldat intrépide de la liberté, que deux nations éloignées dans l'espace, l'américaine et la polonaise, considèrent comme leur héros national.

Sa vie fut brève (1747-1779), glorieuse et marquée par les vicissitudes. On y distingue cependant trois grandes étapes, dont la première pourrait être caractérisée épopée polonaise (1768-1772), la seconde, misères de l'exil (1773-1777) et la troisième, épopée américaine (1777-1779).

A l'âge de 21 ans, il devient un des chefs militaires de la Confédération de Bar. Il mène un combat acharné, où éclate sa bravoure et son talent militaire, pour la libération de la Pologne contre les puissantes armées de Catherine II. Il lance aussi des manifestes et des proclamations dans lesquels se trouvent exprimées les idées libérales, républicaines et antimonarchiques, en devançant ainsi d'un quart de siècle les mots d'ordre et les principes de la Révolution française. Il gagne l'amour et la reconnaissance de la nation.

Son patriotisme et ses exploits nourrissent la poésie populaire. Les grands poètes nationaux de la période romantique, Mickiewicz et Słowacki, lui consacrent des poèmes. Les livrets de deux opéras, celui de Cherubini et celui de Kreutzer, sont tissés sur la légende de Casimir Pulaski et popularisent son nom à travers le monde entier. On pourrait dresser tout

une bibliographie d'œuvres littéraires, de contes historiques, de monographies, ayant pour objets les faits et gestes de Casimir Pulaski. Nous nous bornerons à citer ici le livre magistral de l'éminent historien polonais Władysław Konopczyński qui, ayant consacré de nombreuses années à l'histoire de la Confédération de Bar, publia, en 1931, *sous les auspices de l'Académie Polonaise, une monographie sur Casimir Pulaski* (1). *Dans cet ouvrage capital, il fit une critique très serrée de tout ce qu'on avait écrit précédemment sur Casimir Pulaski et il y exposa les résultats de ses recherches personnelles. Il traça un portrait véridique et vivant de ce héros national, en y mettant toute son érudition, tout son talent d'historien et ses sentiments patriotiques.*

Pour la seconde période de la vie de Casimir Pulaski, que nous appelons « époque des misères de l'exil », la bibliographie est presque nulle. Et pourtant elle offre des sujets de grand intérêt pour un psychologue qui voudrait faire une étude plus poussée de la fermeté du caractère de Casimir Pulaski, de sa prodigieuse force morale et de son dédain pour les appâts matériels et politiques ; elle est remplie d'événements tragiques, dépassant l'imagination des dramaturges.

Après les deux défaites, l'une militaire et l'autre politique, qu'il a essuyées dans une lutte inégale contre les forces russes, le voilà accusé, par les partisans de l'hégémonie russe, de trahison et de régicide, condamné à mort par la Diète, cherchant asile dans les pays étrangers, réduit à la misère des exilés, exploité par des gens sans conscience qui le mettent en prison pour les dettes qu'il a contractées à la suite de leurs intrigues criminelles. Cependant, même dans ces circonstances, il est capable d'un élan patriotique et militaire: il fait

(1) W. Konopczyński, *Kazimierz Pułaski*, Kraków, 1931, pp. 420, pl. 14. (Abrégé en anglais de I. Makarewicz dans *Annals of the Polish R. C. Union*, Archives and Museum, vol. XI, Chicago. 1947, pp. 64).

Voir sur la famille Pulaski : *Złota Księga*... Poznań, vol. VIII, pp. 182-430 [par K. Pułaski].

une expédition en Turquie (1774) pour reprendre la lutte contre la Russie et, sur cette terre étrangère, il essuie une nouvelle défaite. Il échappe miraculeusement à la mort dans une émeute qui se produit dans les armées turques en débâcle.

Au milieu de toutes ces adversités, une seule idée le soutient : c'est l'espoir d'offrir ses talents militaires à la lutte pour la liberté, qui est engagée dans le Nouveau Monde où naît avec une vigueur juvénile une république vraiment libre, conforme à l'idéal qui inspira sa jeunesse.

Ainsi commence son épopée américaine, où il atteint au sublime par sa mort héroïque dans la bataille de Savannah.

Arrivé en Amérique avec des lettres de recommandation de Benjamin Franklin, il devient l'ami intime de La Fayette. Washington le nomme général de brigade et lui confie l'organisation de la cavalerie américaine. Il fait valoir ses talents de chef militaire dans les batailles de Brandywine, Germantown, Egg Harbor et dans la défense de Charleston ; il fait preuve d'un courage extraordinaire en s'élançant contre les remparts de la forteresse de Savannah où il trouve la mort.

Sur l'épopée américaine de Casimir Pulaski il existe une ample bibliographie comprenant des œuvres littéraires et des études historiques. Nous ne mentionnerons ici que les précieux recueils de documents publiés par W. M. Kozłowski (1) *et deux monographies en langue anglaise : celle de William W. Gordon* (2), *et celle de l'éminent historien Clarence A. Manning, intitulé* Soldier of Liberty (3).

Aussi la gloire de Casimir Pulaski se répand-elle dans le

(1) W. M. Kozłowski, *Kazimierz Pulaski w Ameryce*, Biblioteka Warszawska, 1905.

(2) William W. Gordon, *Count Casimir Pulaski*, The Georgia Historical Quarterly, published by the Georgia Historical Society, vol. XIII N° 3, October, 1929, Savannah, pp. 169-227.

(3) Clarence A. Manning, *Soldier of Liberty, Casimir Pulaski*, Philosophical Library, New York, 1945, pp. 304.

Nouveau Monde, et non seulement par des poèmes, par des œuvres littéraires et grâce aux études historiques. La nation américaine rend un hommage officiel à son héros. On met son buste au Capitole, on lui élève dans bien des villes des monuments, on appose des plaques commémoratives. Tout dernièrement, on a donné le nom de Viaduc de Casimir Pulaski à un chef-d'œuvre de technique moderne, un viaduc gigantesque, construit au-dessus des villages et des villes. On organise des cérémonies populaires pour célébrer sa gloire. Le 150e *anniversaire de la mort de Casimir Pulaski fut commémoré en* 1929 *à Savannah et à Washington avec la participation des plus hautes autorités civiles et militaires. Une fête nationale, décrétée par le Congrès et le Président des Etats-Unis, rassemble les citoyens américains le* 9 *octobre, date de la mort de Casimir Pulaski, aux remparts de Savannah.*

L'idéal qui guida Casimir Pulaski vers l'Amérique et qui lui gagna les cœurs des Américains, dressés contre la domination anglaise, est brièvement formulé dans les sentences latines que Casimir Pulaski fit inscrire sur le drapeau de sa légion américaine. Autour de l'emblème des Etats-Unis U. S., *il mit cette maxime :* UNITA VIRTUS FORTIOR, *ce qui veut dire que la force de l'Etat doit être fondée sur l'union de toutes les vertus. Et, de l'autre côté de l'étendard, on voyait l'œil de la Providence,* 13 *étoiles représentant les treize colonies révoltées et la formule antimonarchique :* NON ALIUS REGIT. *C'est Dieu, et non le despotisme d'un seul, qui doit gouverner. Cet étendard exprime tout l'idéal de Casimir Pulaski, et c'est pourquoi Longfellow, le poète romantique américain, le glorifie dans son poème* Hymn of the Nuns of Bethlehem, at the Consecration of Pulaski's Banner, *destiné à perpétuer le souvenir de Casimir Pulaski.*

Ainsi, ce coup d'œil sur la vie de Casimir Pulaski nous montre bien que les trois périodes que nous avons distinguées représentent, au fond, trois tragédies, trois défaites, son

épée de commandant ayant été trois fois brisée dans le combat pour la liberté : en Pologne, en Turquie et en Amérique, mais sa gloire et son idéal restent vivants et immortels.

***

*La Société Historique et Littéraire Polonaise de Paris qui, conformément à ses Statuts, se consacre tout particulièrement aux études sur l'ancienne émigration polonaise en France, nous semble ainsi appelée à stimuler des recherches et des travaux destinés à éclaircir l'étape la moins connue et la moins étudiée de la vie de Casimir Pulaski, et notamment ses quatre années d'exil en France (*1773-1777*).*

La question a été posée à la séance du 17 *avril* 1948 *de cette Société, et les assistants ont exprimé le désir de voir publier en tout premier lieu la* Correspondance de Casimir Pulaski avec Claude de Rulhière *(*1774-1778*), dont le dossier, ayant appartenu jadis à Claude de Rulhière lui-même, a été heureusement conservé et se trouve en notre possession.*

Cette correspondance présente un grand intérêt. Elle nous fait connaître l'état d'esprit de Casimir Pulaski aux heures les plus critiques de son existence, témoigne parfaitement de la force de son caractère et de son attachement fidèle aux idées libérales. Elle nous fournit des précisions importantes sur les démarches que Claude de Rulhière avait effectuées à Paris auprès des autorités françaises et auprès des émissaires américains pour réaliser le projet de Casimir Pulaski de se rendre en Amérique (cf. *Lettres N*os 12, 13, 18-20, 24).

Claude de Rulhière était un ami intime de la famille de Pulaski avec laquelle il s'était lié à l'occasion de ses voyages en Pologne. Il y fit de longs séjours pour mettre au point son Histoire de Pologne *que Choiseul lui avait demandée pour l'information du Dauphin* (1).

(1) Cet ouvrage a été publié à Paris, en 1807, sous le titre : *Histoire de l'anarchie de Pologne.*

Claude de Rulhière était tout qualifié pour faire cet ouvrage: son talent littéraire était hautement apprécié de ses contemporains et lui valut l'entrée à l'Académie française. Voltaire lui consacra des paroles élogieuses, on le comparait à Thucydide, et sa carrière diplomatique le conduisit à Saint-Pétersbourg au moment de la révolution qui devait porter au pouvoir Catherine II. Les indiscrétions qu'il n'a pas hésité à divulguer dans son récit de l'assassinat de Pierre III lui gagnèrent la popularité dans les milieux libéraux français et chez les Confédérés de Bar. Les relations qu'il conservait à la Cour de Versailles et au Ministère des Affaires Etrangères lui facilitaient ses démarches pour aplanir les difficultés que causait à Casimir Pulaski l'accusation d'avoir été mêlé à un attentat contre le Roi de Pologne. C'est lui qui obtint en 1774 pour C. Pulaski la permission de sejourner à Marseille à la condition toutefois de se servir d'un nom d'emprunt (1).

Les jugements que Rulhière, poète, historien et diplomate, exprime dans ses lettres sur Casimir Pulaski sont caractéristiques. Il rend justice à l'exilé et le soutient moralement aux heures les plus sombres de son séjour en France. Dans sa lettre (N° 4), *adressée à Pulaski, il écrit : « Il n'y a point de Spartiate ni de Romain qui ne s'honorât de vous ressembler ». Dans la lettre à la Princesse Sapieha* (N° 15), *il dit : « ...j'aurais redoublé de zèle en faveur de M. Pulaski s'il avait été possible d'ajouter quelque chose à l'estime que m'ont inspirée ses vertus patriotiques, la grandeur de son courage et la constance de ses sentiments ».*

D'autre part, C. Pulaski dans ses lettres adressées à Claude de Rulhière exprime sa gratitude pour les sentiments que son ami fidèle ne cesse de lui témoigner : « ...mes malheurs... m'ont procuré l'honneur de votre amitié (N° 3), *« ...mes obligations sont au-dessus de mon pouvoir pour*

(1) Dans la correspondance qu'on va lire, les lettres N^{os} 3-6 sont signées Romer et les lettres N^{os} 6-8, 21, 24 — Heking.

vous témoigner ma reconnaissance » (N° 6), *« ...ma reconnaissance pour vous existera à jamais »* (N° 7).

Le projet de départ pour l'Amérique, dont Pulaski fait part à de Rulhière dans sa lettre N° 8, *et les obstacles qu'il rencontre pour le réaliser, sont largement traités dans la* Correspondance *que nous publions (Lettres N^{os}* 12-16, 18-24*). Pulaski met Claude de Rulhière au courant de toutes les démarches qu'il a entreprises, et lui envoie les copies de ses lettres. De son côté, C. de Rulhière lui fait connaître les résultats de ses pourparlers avec les émissaires américains. Nous y trouvons aussi les détails du voyage de Pulaski, et notamment dans sa lettre N° 25, écrite à bord du bateau qui le menait en Amérique : « ...je commence à apprendre la marine..., si je ne pourrais pas* (sic) *me bien placer dans le service de terre, je tâcherais sur cet élément chercher le bonheur ». Dans ses premières lettres d'Amérique (N^{os}* 26-27*), il communique ses premières impressions recueillies dans le Nouveau Monde et des informations sur la position des armées, et sur la solidité des fortifications ainsi que sur le caractère des Américains. (« Ils ont trop de bonne foi pour tromper même leurs ennemis » « ...les Anglais font la différence des Russes, ils sont moins actifs » « ...ils quitteront le continent de l'Amérique... » « ...en Pologne... si nous avions eu la moitié des avantages de l'Amérique, nous aurions continué la guerre contre toutes les Puissances de l'Europe »).*

Dans sa dernière lettre (N° 28*) il se plaint des difficultés qu'il rencontre, il compte sur l'appui de son ami au cas où il prendrait le parti de revenir en France, après avoir remis son Corps de cavalerie au Général Washington.*

***

Dans la présente publication, nous reproduisons intégralement le dossier de Claude de Rulhière en classant les lettres dans l'ordre chronologique. Nous conservons rigoureusement le texte, en modernisant, toutefois, l'orthographe qui est très souvent défectueuse. Nous laissons sans y rien changer l'orthographe et les erreurs des noms propres, qui trouvent leur explication dans l'index mis à la fin de cette publication.

François PULASKI.

Paris, le 15 *juillet* 1948.

TEXTE DES LETTRES DU DOSSIER DE CLAUDE DE RULHIÈRE INTITULÉ « M. PULASKI, CARTONNIER DE RULHIÈRE »

DESCRIPTION DU DOSSIER DE CLAUDE DE RULHIÈRE

Le Dossier est intitulé : « M. Pulaski, Cartonnier de Rulhière ». La reliure en parchemin porte le titre : « Correspondance — du Général C^te^ Casimir de Pulaski — avec Claude de Rulhière — sur son départ pour l'Amérique — 1774-1778 », Folio (31 × 21,5 cm.), pages 98.

Voici l'ordre des documents contenus dans ce dossier, (les numéros se rapportent à notre publication) :

pp. 1-2 Enveloppe du dossier.

3-6 Lettre de C. Pulaski à C. de Rulhière du 9 Janvier 1774 – N° 1.

7-10 Lettre de C. Pulaski à C. de Rulhière du 26 Mars 1774 – N° 2.

11-13 Lettre de C. Pulaski à C. de Rulhière du 28 Octobre 1774 – N° 3.

14 Minute de C. de Rulhière en réponse à la lettre de C. Pulaski du 28 Octobre 1774 – N° 4.

15-18 Lettre de C. Pulaski à C. de Rulhière du 12 Mars (177?) – N° 5.

19-20 Copie d'une lettre de C. Pulaski à C. de Rulhière du 17 Janvier (1776 ?) – N° 6.

21-24 Lettre de C. Pulaski à C. de Rulhière du 8 Mars 1776 – N° 7.

25-28 Lettre de C. Pulaski à C. de Rulhière du 15 Juin 1776 – N° 8.

29-32 Lettre de C. Pulaski à C. de Rulhière du 27 Septembre 1776 – N° 9.

33-36 Copie d'une lettre de C. Pulaski à Ch. de Vergennes – N° 10.

pp. 37-40 Copie de la lettre de C. Pulaski adressée à l'Etat Polonais – N° 11.

41-44 Lettre de C. Pulaski à C. de Rulhière du 29 Mars 1777 – N° 16.

45-48 Lettre de C. A. Gérard à C. de Rulhière du 14 Avril 1777 – N° 21.

49-52 Lettre de C. Pulaski à C. de Rulhière du 16 Avril 1777 – N° 22.

53-56 Copie de la lettre de C. de Rulhière à C. Pulaski du 4 Mars 1777 – N° 12.

57 Minute de la lettre de C. de Rulhière à C. A. Gérard du ... Mars 1777 – N° 13.

58 Minute de la lettre de C. de Rulhière à C. Pulaski du 4 Mars 1777 (extrait) – N° 14.

59-60 Minute de la lettre de C. de Rulhière à la Princesse T. Sapieha (s. d.) – N° 15.

61-64 Lettre de M. Grand à C. de Rulhière (s. d.) – N° 18.

65-68 Lettre de M. Guillon à C. Pulaski du 26 Mars 1777 – N° 17.

69-70 Minute de la lettre de C. de Rulhière à C.A. Gérard (?) du 12 Avril 1777 – N° 20.

71-74 Lettre de M. Wielhorski à C. de Rulhière (s. d.) – N° 19.

75-78 Lettre de C. Pulaski à C. de Rulhière du 17 ... 1777 – N° 23.

79-82 Minute de la lettre de C. de Rulhière à C. Pulaski du 25 Avril 1777 – N° 24.

83-86 Lettre de C. Pulaski à C. de Rulhière du 16 Juin 1777 – N° 25.

87-90 Lettre de C. Pulaski à C. de Rulhière du 27 Juillet - 3 Août 1777 – N° 26.

91-94 Lettre de C. Pulaski à C. de Rulhière du 24 Février 1778 – N° 27.

95-98 Lettre de C. Pulaski à C. de Rulhière (s.d.) 1778 ? (avec cachet) – N° 28.

1. *Lettre de Pulaski, écrivant sous le pseudonyme de Comte Romer, à C. de Rulhière, du* 9 *janvier* 1774.

Le comte Romer prie Monsieur de Rulhière de lui faire l'honneur de venir dîner chez lui dimanche, ce 9 de Janvier 1774.

Au-dessous avec l'écriture de Rulhière: le comte Romer était le célèbre Pulaski.

2. *Lettre autographe de Pulaski à C. de Rulhière du* 26 *mars* 1774.

26 mars 1774.

Pour finir toutes mes affaires avec M. Homiński, je suis obligé de l'attendre chez moi, ainsi je ne pourrai pas vous voir plus ; ce matin je suis très occupé et vers le soir je pars. Il m'est impossible d'exprimer comme je suis sensible de l'amitié dont vous m'avez honoré, comptez-moi toujours pour un de vos meilleurs amis. Vous savez bien que je suis mauvais parleur et encore pis écrivain, c'est pourquoi

ce qu'il manque à l'expression, le cœur vous dit davantage. Adieu. Vous aurez la bonté de m'envoyer votre adresse.

(*signature illisible*).

Au-dessous avec l'écriture de Rulhière : de Casimir Comte Pulaski.

3. *Lettre de Pulaski écrivant sous le pseudonyme de Romer, à C. de Rulhière du* 28 *octobre* 1774, *de Marseille.*

Monsieur,

Comme ce sont mes malheurs qui m'ont procuré l'honneur de votre amitié, Monsieur, je ne doute point que vous ne soyez pas sensible à mes peines actuelles. Je suis à Marseille, fort à plaindre. Si le comte Wielhorski ne se trouve plus en France, daignez m'informer de sa destinée et lui remettre la lettre ci-jointe. Lorsque j'aurai la satisfaction de vous voir à Paris, je vous instruirai de tout ce qui m'est arrivé en Turquie.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Romer.

A Marseille, le 28 octobre.

4. *Minute d'une réponse de Rulhière à la lettre précédente* (1).

Me permettrez-vous, dans la tranquillité du cabinet, et avec tout l'intérêt de l'amitié, de vous proposer un conseil

(1) C'est un fragment de réponse griffonné à la quatrième page de la lettre reçue de Pulaski N° 3.

que le tumulte des affaires, des aventures, des projets formés et desseins ne vous laisse, peut-être, pas considérer comme il doit l'être. Vous avez fait pour votre infortunée patrie tout ce qui a valu l'immortalité aux hommes les plus célèbres des Rép[ubliques] anciennes. Il n'y a point de Sp[artiate] ni de Ro[main] qui ne s'honorâ[t] de vous ressembler. Vous avez tout fait, tout tenté. Si la Ré[publique] eût pu être sauvée, elle l'eût été par vous. Après la plus puissante ligue qui jamais ait été formée, vous n'avez pas encore désespéré, et il a fallu la chute d'un empire pour vous ôter vos dernières espérances. Il est bien sûr qu'il ne vous reste plus rien à tenter et que, dans une position semblable, Caton lui-même n'espérait plus le salut de Rome. Soumettez-vous à la destinée. Il y a, peut-être, encore un moyen de vous tenir avec zèle dans les services de votre patrie. Le n. g. g. Br. (1) est certainement dans l'indécision de se composer une armée de braves gens. Il connaît par sa propre expérience vos talents et votre valeur. Il a trop appris à les craindre pour ne pas désirer de les employer. Croiriez-vous au-dessus de nous de vous ouvrir l'entrée de v[otre] p[atrie] par le crédit de ce g. g. Personne en Pologne ne pourra vous en blâmer.

5. *Lettre autographe de Pulaski, sous le nom de Romer, à Rulhière.*

le 12 mars [177?].

Comptant sur votre amitié, je suis assuré que cette liberté que je prends pour vous demander la grâce ne vous gênera pas. M. Faurton Buny (?) me semble qu'il a reçu ma lettre de change. J'étais hier chez lui. Il se fait paraître comme s'il aurait la première fois entendu de ma lettre de change, il a ordonné chercher mon nom dans le registre.

(1) Lire : n[ouveau] g[rand] g[énéral] Br[anicki] (François-Xavier), nommé chef de l'armée polonaise en 1774.

Messieurs les Commissionnaires ont répondu à demi-voix de ne pouvoir pas trouver. Je crois qu'on veut retarder le paiement par rapport [à] l'avantage qu'il fera l'intérêt de la somme. Si vous me pourriez donner quelque conseil dans ces cas, je serais infiniment obligé.

ROMER.

Au-dessous, de la main de Rulhière: « de Casimir Pulaski. »

6. *Copie de la lettre de Pulaski, écrivant sous le pseudonyme de Heking, à Rulhière.*

Marseille, 17 janvier [1776 ?].

Du moment que j'ai eu l'honneur de vous connaître, Monsieur, j'ai commencé à vous être redevable, et j'avoue que mes obligations sont au-dessus de mon pouvoir pour vous témoigner ma reconnaissance.

Il y a quelques semaines que Monsieur Bertrand vint me trouver en me présentant la lettre que Monsieur son frère a bien voulu écrire en ma faveur, et qu'il pouvait m'instruire à qui je devais être redevable de cette recommandation.

Présentement, je suis instruit et comblé de la plus grande satisfaction que c'était à celui à qui je me fais l'honneur d'être le plus sincèrement attaché. Je n'ose pas vous ennuyer d'une vive expression, un galant homme trouve toujours le plaisir de jouir en soi-même de ses propres actions.

Vous voudrez bien me faire la grâce de remercier M. Bertrand pour la peine qu'il a bien voulu prendre de s'intéresser à moi. Son frère m'a fait tout plein de politesses. Je n'en voulus point abuser de ses offres. Je demande votre indulgence sur les expressions qui ne suffisent point à vous convaincre combien je suis votre ami et serviteur.

HEKING.

7. *Lettre autographe de Pulaski sous le pseudonyme de Heking à Rulhière.*

Marseille, 8 mars 1776.

Vous n'en douterez, Monsieur, combien je suis sensible à l'amitié que vous me témoignez. Recevez mes remerciements et croyez que ma reconnaissance pour vous existera à jamais. J'ai écrit à M. le Comte Wielhorski que je veux suivre le conseil qu'il m'a donné, et j'ai marqué dans la dernière de mes lettres que je suis tout à fait décidé de partir sitôt que je trouverai les ressources qu'il (sic) me sont nécessaires pour cette entreprise. J'ai quatre personnes qui sont toutes remplies de talents militaires, je les retiens et veux emmener avec moi, seulement il me retard (sic) de recevoir l'avis de Monsieur le Comte à qui j'ai marqué ma dernière résolution. Je vous en prie, en grâce, assistez-moi de votre conseil. Par ce moyen, je serais en cas de surmonter mes infortunes. Je suis et resterai ma vie avec les sentiments d'une véritable amitié et le respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

HEKING.

J'ai reçu votre lettre le 6 du présent [c'est] pourquoi j'ai l'honneur de vous répondre aujourd'hui ; mon adresse est à l'Hôtel des quatre Nations rue Toubano (?). Faites-moi la grâce de souvenir (sic) à Monsieur le comte Wielhorski qu'il ne m'a point répondu à mes lettres. Si, par quelque hasard, les circonstances sont changées, il est important pour moi que je sois averti.

8. *Lettre autographe de Pulaski écrivant sous le pseudonyme de Heking à Rulhière* (1) *du* 15 *juin* 1776.

Marseille, le 15 juin 1776.

Il est triste pour moi, Monsieur, d'être à charge aux personnes qui ont la générosité de s'intéresser en ma faveur. Mais le sort accablant qui trace le sentier où je dois marcher suffit pour m'obtenir votre indulgence. Le projet, dont vous êtes instruit de la part du Comte Wielhorski, étant sur le point d'exécuter est jusqu'au moment retardé faute de l'argent que j'attends de mes parents. Il y a apparence que je le recevrai en peu, mais je ne pourrai entreprendre mon voyage sans avoir quelques lettres particulières qui me feront connaître dans le pays. Il y a à Paris ou à Versailles un chargé d'affaires de l'endroit. Peut-être de lui-même ou de quelque pareil vous serez à portée de m'obtenir des lettres. J'ose me flatter que vous ne me refuserez ce nouveau témoignage de votre amitié que je réclame, et j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Heking.

9. *Lettre autographe de Pulaski à Rulhière de Marseille, le* 27 *septembre* 1776.

Marseille, le 27 septembre 1776.

J'ai trop de confiance, Monsieur, en votre amitié [pour] que je manque à vous faire part de mes entreprises présentes. Je vous communique la lettre que j'ai écrite au

(1) En haut écrit de la main de Rulhière et souligné « Pulaski ».

Ministre et celle pour la République. Elles vous feront apercevoir quelles sont mes vues. Il n'y a pas grande apparence qu'elles réussissent, mais je ne veux point me déconcerter. L'espérance sert d'une ressource dans l'adversité.

Je vous en prie, aidez-moi de votre conseil et m'instruisez s'il y a quelque chemin pour parvenir à la protection de la Cour de France. Vous obligerez celui qui vous est le plus sincèrement attaché.

Pulaski

10. *Copie de la lettre adressée par Pulaski à Ch. Gr. de Vergennes, Ministre Français des Affaires Étrangères, annexée à la précédente.*

Monseigneur,

Les longs détails dans lesquels je serais obligé d'entrer si je voulais exposer à vos yeux et ma position actuelle et les causes d'où elle dérive, ne permettent pas de vous en faire la peinture. Il suffit que vous me permettiez de rappeler à Votre Grandeur que la défense des droits sacrés de la République de Pologne, garantis par la Cour de France avait été mise dans les mains des deux principaux citoyens : le comte Krasiński et le comte Pulaski, mon père, avaient amassé sur leurs têtes la haine des ennemis de la République. M. de Choiseul, alors ministre, fit au comte Krasiński, évêque de Kamieniec, par la voix duquel l'on sollicitait les bons offices de la Cour de France, l'accueil le plus favorable.

Lors de la Confédération de Bar, j'ai couru moi seul les plus grands dangers, mon zèle patriotique et ma confiance en la Cour de France m'ont également animé ; j'ai été dépouillé par mes ennemis des biens de mes pères ; ils ont attenté à mon honneur et ils ont juré ma perte après qu'ils

ont été convaincus qu'ils ne pouvaient me séduire par des offres flatteuses. Tel a été le fruit de mon inébranlable attachement à mes devoirs et à ma patrie.

Il ne me reste plus que la ressource, pour rentrer dans mon pays et pouvoir rétablir ma fortune détruite, de réclamer la médiation de la France par la voie de son chargé d'affaires en Pologne.

J'ose croire, Monseigneur, que s'il y a quelque Polonais qui doive être fier de ses mérites à la Cour de France, ce doit être moi. Mes ancêtres, et particulièrement mon père, ont tout sacrifié pour le service du roi Stanislas. Il a été le dernier de sa race. Livrés à la vengeance des Russes, plus de vingt de mes parents ont été tués à cette époque. J'ai partagé leur infortune. J'ai par là quelque droit à m'approprier leur mérite. J'avais d'abord projeté de quitter l'Europe et chercher dans la guerre les circonstances qui pouvaient me mettre au-dessus de mon infortune. Mais le dérangement des affaires de ma maison a occasionné jusqu'à ce jour le retard des fonds qui m'étaient nécessaires, et a été un obstacle à l'exécution de mes projets.

Les bontés dont Sa Majesté daignerait m'honorer en s'intéressant à mon sort et en me facilitant l'entrée dans ma patrie lui seraient pour toujours un garant de mon dévouement à Son service, dans quelque circonstance que ce fût.

M. le général Mokronowski qui est en considération en Pologne se fera toujours un honneur de conduire mon affaire au gré de Votre Grandeur.

Je vous supplie, Monseigneur, de venir à mon secours et joindre vos instances à la prière que je fais à l'Etat assemblé en Diète, et je joins ici copie.

Je suis, Monseigneur, avec respect, votre très humble et très obéissant serviteur.

De Marseille, le. . . . . .

11. *Copie de la lettre adressée par Pulaski à l'État Polonais assemblé en Diète, annexée au N° 9.*

Illustre Etat,

Ce temps n'est plus où une partie des citoyens zélés pour la conservation des droits de la Nation cherchait sous l'étendard de la Confédération à les maintenir, les armes à la main. La position actuelle de la République exige de la part d'un libre et vrai Polonais une vertu plus tranquille. Il n'est pas étonnant que parmi des révolutions fréquentes qui pendant l'acharnement d'une guerre civile et qu'à la fausse lueur des incendies, quelque citoyen ait suivi un sentier difficile. Telle est ma position, Illustre Etat. Je n'espère plus qu'en votre justice. Elle seule peut me montrer le terme de mes peines.

La fermeté de mon âme, la constance de mes sentiments m'a tenu lieu de crime. J'ai été condamné sans être entendu. Mais dois-je croire qu'il ne soit plus temps pour l'innocence opprimée de réclamer ses droits ? Mes accusateurs doivent-ils se flatter que leur calomnie recevra pour toujours la sanction de la vérité ? Les soupçons qu'ils ont semés contre moi ont dû être détruits déjà depuis longtemps par les pièces justificatives que je n'ai cessé de produire. Ces mêmes pièces doivent aujourd'hui, Illustre Etat, faire éclater votre justice.

Tout le monde sait que mes ennemis n'ont jamais pu présenter contre moi que des soupçons. Les lois les regardent comme insuffisants pour condamner un citoyen.

Quel cas doit en faire, lorsqu'ils tombent, surtout celui qui a mérité une bonne opinion de la République.

Je ne crois pas qu'on exige de moi de nouvelles justifications. Il faudrait rappeler les causes, les effets et les faits d'une guerre civile ; de pareilles images doivent être enseve-

Muzeum im Kazimierza Pułaskiego w Warce
Nr Inw. 5894

lies dans un éternel oubli ; le cours de ma vie, passée au service de l'Etat, réclame pour moi contre la calomnie et doit suffire à ma défense.

Pourquoi donc, mes concitoyens, abandonnant votre entreprise, abandonnez-vous celui qui vous a si constamment servi dans l'adversité ? Mon patriotisme, animé par votre exemple, a-t-il mérité d'être livré à la vengeance de mes ennemis ?

Que toute la Nation assemblée et particulièrement Votre Majesté qui la préside, écoute la voix d'un citoyen opprimé qui jusqu'à présent n'a eu que le faible appui de son innocence. La bonté qui sert d'ornement à Votre Majesté, et qui la fait distinguer parmi la Nation, lui parlera sans doute pour moi ; elle me présente le Trône comme l'asile et l'égide de l'innocence.

12. *Copie autographe de la lettre de Rulhière à Pulaski, en date du 4 mars* 1777, *dans laquelle il l'informe des résultats de sa démarche auprès de B. Franklin.*

Paris, ce 4 mars 1777.

Enfin, Monsieur, je commence à concevoir quelque espérance de pouvoir vous servir utilement dans le désir que vous avez de passer en Amérique et de choisir une nouvelle patrie digne de vous. Ce n'est que d'hier seulement que je me suis trouvé à portée de seconder peut-être le vœu que vous avez formé depuis longtemps, et voilà pourquoi ma réponse a été si tardive, mais, afin de ne point vous donner de fausses espérances, et que, dans l'état d'oppression et de malheur où l'injustice de la fortune vous a réduit, une fausse joie ne devienne pour vous un nouveau chagrin, je commence par vous prévenir que je n'ai encore aucune certitude positive ; j'ajouterai ensuite

que l'Américain auquel je me suis adressé a exigé de moi le plus profond secret, et je vous le demande en son nom et au mien. Si donc nos projets réussissent, je vous prie de n'en parler à qui que ce soit, ni à Marseille ni en aucune ville d'Europe. Il sera temps à votre arrivée en Amérique de reprendre le nom que vous avez rendu si célèbre. C'est uniquement par la gloire que vous y acquérerez, qu'il faudra faire savoir à l'Europe que vous êtes dans ce nouvel asile de la liberté. D'ici là, je vous demande et j'ose exiger le plus profond secret. Cet Américain a refusé tant de gens de toute nation qui se sont venus offrir à lui qu'il ne veut pas donner un exemple dont le moindre effet serait de l'exposer à de nouvelles importunités.

Vous allez voir ensuite que je ne suis pas encore fort avancé dans ma négociation avec lui, mais je ne crois pas en être à son dernier mot, et il est vraisemblable que ne me connaissant point encore, il n'a pas voulu s'avancer beaucoup dès le premier pas. Voici où nous en sommes :

Il m'a dit qu'il n'avait le droit ni de donner ni même de promettre aucun emploi, mais qu'il vous donnerait seulement, Monsieur, les lettres de recommandation les plus fortes pour le Congrès et qu'il l'instruirait en détail de tout ce que vous avez fait pour défendre la liberté de votre patrie. Vous seriez vous-même le porteur de ces lettres ; et, en vérité, quand nous n'obtiendrions pas davantage, je crois que, pour un homme tel que vous, c'en serait assez qu'on vous mette les armes à la main et vous êtes sûr du reste.

Je lui ai parlé du sacrifice que vous avez fait de votre fortune entière, de la confiscation de vos biens, et j'ai insisté pour que les Américains, cherchant à vous acquérir, vous missent en état de partir de France en payant ce que vous devez où vous êtes et en vous faisant quelques avances pour le voyage, mais il m'a assuré qu'il n'avait aucun pouvoir de faire aucune avance de ce genre ; peut-être a-t-il eu cette réserve parce que je n'ai pu lui fixer aucune somme. Ainsi, Monsieur, le véritable et presque l'unique

objet de ma lettre, quant à présent, est de vous prier de m'envoyer au plus tôt possible l'état exact de l'argent dont vous avez besoin afin que je puisse le mettre sous les yeux de cet Américain et parvenir peut-être à le déterminer à vous en faire avancer, en supposant que vos amis de Pologne ne vous en aient point envoyé, ce qui simplifierait beaucoup ma négociation.

J'ai déjà tiré de lui la promesse positive de votre transport gratuit en Amérique, il compte qu'il y aura pour cela une occasion assez prochaine dans un des ports de Bretagne, où, d'après ce que j'aurai l'honneur de vous mander en réplique à votre réponse, il faudra peut-être vous rendre de Marseille.

J'observerai ensuite qu'en arrivant en Amérique, avec des lettres qui vous nomment, qui vous avouent et qui vous recommandent, vous n'avez besoin d'aucun cortège et mon conseil est que vous réduisiez votre équipage au simple nécessaire militaire.

D'après tout cela je vous prie donc, Monsieur, de m'envoyer sans le moindre retard, et dès le premier jour de poste qui suivra cette lettre, l'état des dettes que vous avez à Marseille ou, pour mieux dire, que vous aurez un mois après la réception de cette lettre, temps auquel vous partirez de cette ville, 2° état des frais que vous regarderez comme indispensables pour votre voyage d'Amérique en y comprenant votre voyage jusqu'à un port de Bretagne.

Je vous rappelle encore que je n'ai aucune certitude de réussir, mais je n'y négligerai rien, et je me croirais bien heureux si je vous mets à portée d'offrir à ces nouveaux républicains le zèle, le courage et les talents qui eussent sauvé la liberté de la Pologne si la destinée l'eût permis.

Vous connaissez la vérité de tous les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

13. *Minute de la lettre de Rulhière à M. Conrad Alexandre Gérard, Secrétaire du Conseil d'État, qui se rattache à la précédente, adressée par Rulhière à Pulaski.*

Mars 1777.

A Monsieur Gérard,

Voici mot-à-mot, ce que je viens d'écrire à M. Pulaski, d'après la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous jeudi 27 février. Vous verrez dans cette copie le résultat général de l'entrevue que j'ai eue avec M. Franklin. J'ai d'abord trouvé celui-ci très froid, très réservé. Il me paraît fatigué de la multitude d'aventuriers qui se sont venus offrir à lui.

D'après la conversation que j'ai eu l'honneur d'avoir avec vous, j'ai vu M. Franklin dans la maison où il habite à Passy et où lui-même m'a donné [rendez-vous]. Je l'ai d'abord trouvé très réservé et, à ce qu'il m'a dit, trop peu en fait des affaires de Pologne pour savoir quel était l'homme que je lui proposais. Je le lui ai expliqué en ajoutant ce que vous m'avez autorisé à dire, savoir que toute la conduite de Pulaski et son innocence était connue dans ce pays-ci, et d'ailleurs que son courage et les ressources de son zèle et de son espoir étaient connues de l'Europe entière. Je joins ici la copie de la lettre que je viens d'écrire à Pulaski. Je crois y avoir observé, comme je le devais, la plus extrême circonspection (je n'y ai même pas nommé M. Franklin). Vous y verrez cependant, Monsieur, le résultat général de ma conversation. Au reste, non seulement l'espérance de payer les dettes de Pulaski, et de lui faire les avances nécessaires pour son voyage ne m'a point été donnée par M. Franklin, mais il ne m'a même laissé aucun lieu de croire qu'il puisse s'y déterminer, et si, dans une lettre à Pulaski, je pouvais conserver quelque

espérance là-dessus, ce n'est qu'un moyen dont je me suis servi pour lui demander, comme vous me l'avez prescrit, Monsieur, l'état de ses dettes et les mettre [*mot illisible*] sous vos yeux, sans qu'il puisse soupçonner que j'en doive faire cet usage. Le vaisseau que M. Franklin m'a indiqué pour le passage de Pulaski est celui dans lequel lui-même est venu et qu'il m'a dit appartenir au Congrès et devoir rentrer à Lorient ou à Nantes pour en repartir dans six semaines. Je lui ai dit en le quittant que j'aurais l'honneur de le voir après avoir reçu les réponses de Marseille, que dans cet intervalle il aurait pu s'informer et de Pulaski et de moi qui le lui proposais. et que j'espérais que, d'après cette information, il se déterminerait à faire plus qu'il ne me promettait aujourd'hui.

14. *Minute d'une partie de la lettre n*° 12 *adressée le* 4 *mars* 1777 *par Rulhière à Pulaski. Dans cette minute on trouve un passage omis dans la lettre du* 4 *mars* 1777.

...si ma machination réussit, vous partirez de Marseille un mois après la réception de cette lettre-ci...

15. *Minute d'une lettre de Rulhière à la Princesse T. Sapieha au sujet de Pulaski.*

Madame,

Je crains que vous ne m'accusiez d'une négligence dont je suis bien éloigné. Depuis que j'ai reçu la lettre que vous m'avez [fait] l'honneur de m'adresser, j'aurais redoublé de zèle en faveur de M. Pulaski s'il avait été possible

d'ajouter quelque chose à l'estime que m'ont inspirée ses vertus patriotiques, la grandeur de son courage et la constance de ses sentiments. Je me croirais heureux si je pouvais contribuer en quelque chose à mettre un terme à ses infortunes. Je ne néglige rien pour y réussir.

J'ose me flatter, Madame, que vous ne pouviez mieux placer la confiance que vous voulez bien avoir en moi sur son dessein de choisir une nouvelle patrie digne de l'amour qu'il a pour la liberté. Cette affaire est actuellement au point de sa décision, et j'attends les dernières réponses, mais comme dans l'espérance qu'elle se conclurait plus tôt, j'ai différé jusqu'ici de vous répondre, Madame, ainsi qu'à lui. Je crains qu'un plus long retard ne vous donne quelque inquiétude et, à lui, quelque impatience. J'avance dans ma négociation, mais non sans quelque difficulté à cause de la défiance des gens avec qui je traite, du mécontentement qu'ils ont déjà pour lui, qui d'une manière convenable à ce qu'il est, à ce qu'il a fait et à ce qu'il doit naturellement prétendre, désire que sous peu de jours cette affaire soit entièrement marquée, ou je serai à même de faire à M. Pulaski des propositions convenables au grand nom qu'il s'est déjà acquis. Je vous supplie de vouloir bien le lui dire. Si l'attente de ma réponse le retient à Strasbourg plus longtemps qu'il ne l'avait résolu, je m'en console en songeant qu'il a le bonheur de vous faire sa cour.

Je fus bien affligé de ce qu'il me fut impossible de jouir de ce bonheur à mon second passage à Strasbourg. J'étais chargé de dépêches si pressées que j'étais venu de Vienne à Paris en 146 heures, j'arrivai à Strasbourg aux portes fermantes et on les mit ouvertes une heure de plus par ma faute. Passer dans une ville où vous habitez, Madame, et ne pouvoir vous faire ma cour est un des plus grands sacrifices que j'aie fait au devoir dont je m'étais chargé.

16. *Lettre autographe de Pulaski à Rulhière du 29 mars 1777, de Strasbourg.*

Je viens de recevoir votre lettre. Il est fâcheux pour moi de tarder (sic) sa réception. Je suis prêt à entreprendre ce qu'il faut pour me rendre à l'endroit destiné, mais mes propres facultés ne suffisent pas à remplir mes vœux : il me faut au moins 8.000 liv. pour faire ce voyage, et je n'ai pas un quart de cela. A Marseille, je pourrais m'embarquer pour l'Ile de St-Eustache d'où je serais à portée de passer à ma destination et m'arranger de façon que, quoique pris par les Anglais, je ne risquerais rien.

Je ne suis venu ici que pour entretenir mes amis, je dois revenir à Marseille, mais j'attends ici votre réponse. Je vous prie en grâce, ne la tardez pas et écrivez-moi positivement que je sache ce qu'il me reste à faire. J'ai la plus grande envie de passer en Amérique, et quoique à présent je pourrais arranger mes affaires en Pologne, je m'en soucierais guère, pouvant mieux faire ; il me serait bien doux de vivre libre ou mourir pour la liberté.

Je suis très sensible à votre amitié, je ne m'en servirai point de compliments pour vous convaincre que je suis et serai toujours, Monsieur, votre vieil ami et très obéissant serviteur.

C. Pulaski.

Strasbourg, le 29 mars 1777.

17. *Lettre de M. Guillon à Pulaski du 26 mars 1777* (1).

Versailles, le 26 mars 1777.

Monsieur,

Faute d'argent, j'ai été obligé, malgré moi, de rester ici, sans pouvoir aller à Paris suivre vos affaires et les miennes. J'ai enfin trouvé un ancien ami qui m'a prêté 26 liv. avec lesquelles j'y ai été rester [*sic*] une semaine. Je n'y ai plus trouvé Monsieur Deane qui a été obligé de partir avec beaucoup de diligence dans la crainte d'être arrêté. J'ai cherché en vain le docteur dont je vous ai parlé dans ma dernière lettre. Il ne m'a pas été possible de le découvrir, on le croit parti avec M. Deane ; j'ai vu M. de Beaumarchais, qui est chargé des affaires en question et qui garde à ce sujet l'incognito, mais la personne qui m'y a introduit l'a mis dans le cas de m'écouter avec confiance. Il m'a dit que le grade éminent dont je lui parlais n'était pas confié à ses soins, que si vous vouliez vous décider, il écrirait en conséquence ainsi que pour la somme de 24.000 liv. que je lui ai dit qu'il fallait avancer. J'attends votre réponse pour aller plus avant. Quant à moi, j'ai de grandes espérances, il ne me manque que des secours pour attendre la réussite. Je me recommande toujours à vos bontés, le peu que vous puissiez faire pour moi dans la circonstance où je me trouve, me sera bien favorable. Soyez persuadé à l'avance, Monsieur le Comte, de toute ma reconnaissance et de mon attachement sincère. Brintano est à Paris, en prison, depuis huit mois, pour dettes. Bogel est ici qui mène toujours la même vie. Il m'a dit être officier dans les hussards de Conflans, on m'a assuré que non. Il m'a dit aussi que Cravatte était chez son père et Kermorvand chez les insurgents.

(1) Cette lettre est mentionnée dans la lettre N° 22 de Pulaski du 16 avril 1777.

J'ai été voir M. Delaporte, il m'a beaucoup demandé de vos nouvelles. Je lui ai dit que vous restiez toujours à Marseille et que vous aviez eu envie d'occuper son logement. Il m'a répondu le plus obligeamment du monde qu'il était au désespoir de n'en avoir pas été informé dans le temps, que si il vous faisait plaisir, il vous laissait le maître et du prix et du temps que vous voudriez l'occuper, qu'aussitôt que vous vous seriez décidé, je n'aurais qu'à l'en informer ; il donnerait les ordres les plus prompts à son procureur à.....

[*Plusieurs lignes manquent, le bas de la page étant découpé*] ...lui communiquerai vos intentions dès que j'aurai reçu la réponse que je me flatte de recevoir de vous. Bientôt, si je puis vous servir à Paris à quelque chose, je vous prie de m'employer avec confiance. Je m'estimerai toujours trop heureux de vous montrer avec combien d'attachement et de respect, j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Comte, votre très humble et très obéissant serviteur.

GUILLON.

18. *Lettre de M. Grand à Rulhière.*

Je suis enfin parvenu à réunir ces Messieurs, mais ma négociation n'en a pas été plus heureuse à l'égard de la finance à laquelle il ne faut pas penser, ainsi que je m'en doutais bien. J'ai insisté aussi inutilement sur son emploi parce que, quand ils le prometteraient, il n'y faudrait pas compter puisqu'ils n'y sont pas autorisés et que ce ne sont pas gens à se compromettre, ni eux ni personne. Ils pensent que votre ami doit se procurer des lettres de recommandation d'officiers qui le fassent connaître, et ils les accompagneront de la leur. Je crois m'être aperçu qu'avec la meilleure volonté du monde, c'est tout ce qu'ils peuvent ;

quant à moi, il n'est pas possible d'y mettre plus de chaleur par l'envie que j'avais de faire quelque chose qui pût vous être agréable et vous prouver, Monsieur, les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

Ce lundi soir.

GRAND.

A Monsieur,
Monsieur le Chevalier de Rulhière
à Paris.

19. *Lettre de Wielhorski (?) à Rulhière.*

Je suis très mortifié, Monsieur, de ne m'être pas trouvé chez moi lorsque vous m'avez fait l'honneur d'y passer. Je comptais vous avoir à dîner et je fus privé de ce plaisir deux lundis de suite.

Quant à Monsieur Heking, je lui ai écrit il y a quelques jours pour le persuader de ne prendre personne avec lui. Il est inconcevable qu'après avoir éprouvé tant de désagréments avec les officiers qu'il avait menés avec lui, il veuille encore se charger des personnes qu'il ne connaît point et les associer à son sort dont, lui-même, il n'a encore aucune certitude. D'ailleurs, je ne puis parler que pour lui seul, et comme ses résolutions ont été très tardives, je ne répondrais pas même actuellement de l'effet des promesses qui m'ont été faites, attendu le temps qui s'est écoulé depuis.

Veuillez bien, Monsieur, lui écrire et l'assurer que le retardement dont il se plaint ne vient que de lui-même. Il m'a fait plusieurs propositions dont je ne pourrais absolument pas me charger. Il m'a dit dans une lettre qu'il ne pouvait point partir avant trois mois et vous savez que je suis presque son répondant, qu'à la réception des fonds,

il partirait tout de suite. Il survient maintenant de nouvelles difficultés auxquelles il faudrait mettre fin pour presser la réussite de l'affaire qui est la plus intéressante pour lui.

Agréez, Monsieur, les assurances des sentiments de l'amitié et de l'attachement que je vous ai voués.

20. *Minute d'une lettre de Rulhière à Gérard* (?) *du* 12 *avril* 1777.

Monsieur,

Il y aurait peut-être encore un moyen de faire partir l'homme au sujet duquel vous m'avez fait l'honneur de m'adresser votre dernier billet. M. Grand, banquier, dont vous connaissez les liaisons et auprès de qui j'ai renouvelé toutes les instances imaginables pour qu'il obtînt de ses amis l'argent nécessaire, m'a fait entendre que si M. le Comte de Vergennes et vous, Monsieur, lui faisiez l'honneur de lui en écrire un mot, quelque enveloppé que ce mot fût, ce serait un moyen presque infaillible d'y déterminer ses amis. Je n'ai pas même cru devoir lui dire que je vous en rendrais compte, et de cette réserve de ma part, il résulte que je n'ai pas été en position d'exiger de lui l'engagement positif de tout faire pour notre homme, si vous le lui demandez; mais, si vous me permettez d'aller jusque là, je le ferai et de cette manière vous ne parleriez qu'à coup sûr.

Indépendamment de l'intérêt que m'a inspiré personnellement l'infortuné en faveur duquel j'agis, j'ose croire que vous ne seriez pas fâché de débarrasser ce pays-ci du spectacle de son infortune en faisant une chose utile pour lui et pour eux. Cette affaire en est maintenant au point que ces trois effets peuvent être produits par un seul mot.

Je vous supplie de ne pas différer à m'honorer de votre réponse, quelle qu'elle soit, car notre malheureux homme attend à Strasbourg de mes nouvelles et en diffère son départ pour Marseille jusqu'à ce qu'il en ait reçu.

Vous connaissez le respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

Rulhière.

A Paris, ce 12 avril 1777,

rue du Dauphin St-Honoré.

21. *Lettre de C. A. Gérard à Rulhière du* 14 *avril* 1777.

A Versailles, le 14 avril 1777.

Votre lettre, Monsieur, a produit l'effet que vous en attendiez. J'ai été autorisé à écrire à M. Grand, et vous pouvez suivre cette affaire auprès de lui. Personne n'en désire plus que moi la réussite.

Vous connaissez, Monsieur, les sentiments que je vous ai voués.

Gérard.

22. *Lettre autographe de Pulaski à Rulhière du* 16 *avril* 1777.

A Stras[bourg], le 16 avril 1777.

Je suis inquiet, Monsieur, de n'avoir pas votre réponse, à ma première lettre ; écrivez-moi, s'il vous plaît, que je ne balance plus dans mes résolutions. Je serais parti d'ici, si l'attente de vos lettres ne m'avait point arrêté. En peu

je dois toucher 15.000 liv. pour payer mes dettes ; on m'a envoyé la lettre de change à Marseille sur Paris, mais je n'ai point reçu ici que la copie que je vous envoie. J'aurais désiré d'aller moi-même à Paris et de là plus loin. Je vous prie, Monsieur, d'avoir la bonté de parler au banquier qu'il ordonne à un banquier de Strasbourg de me payer 100 louis. Le restant, il le paiera, lui-même, à Paris. J'ai donné à Monsieur Sian une procuration par laquelle il peut recevoir l'argent pour moi, mais il est averti que ceux je veux toucher moi-même, ainsi il me renverra cette lettre de change qui lui est sûrement parvenue.

Avant que je m'adressais à vous, Monsieur, j'ai donné la commission à Monsieur Guillon, Off. de Dragons, pour s'instruire de M. Deane et m'apprendre si je pourrais par sa voie m'assurer dans mon entreprise. Celui m'a écrit, il y a environ quatre mois, qu'il lui a parlé et qu'en dix jours, il me saura instruire positivement, ce qu'il aura à faire. Ce Monsieur Deane a reçu de ma part une lettre où je lui marque mon intention pour passer en Amérique. Depuis je n'eus point de nouvelles. Je reçois aujourd'hui une lettre du même officier qui m'écrit qu'il a été introduit chez M. Beaumarchais. Vous vous instruirez mieux en lisant la lettre que je vous joins, comme la copie de la lettre de change : le 26 mars 1777, pour L 157... [*sic*] A des avances — payez par cette première de change à l'ordre de M. le Capitaine Heking la somme de quinze mille sept cent cinquante livres Tournois valeur en compte que passe suivant l'ordre de André et Jacques Rafalowicz.

A Messieurs,
Messieurs Dincourt D'Espagne Comp....
par remise, à Paris...

En grâce écrivez-moi au plus tôt possible et conservez-moi dans votre amitié comme un de vos fidèles et très humbles serviteurs. Pulaski.

23. *Lettre de Pulaski à Rulhière du* 17 . . . . . 1777.

Monsieur,

Je suis sensible au souvenir dont vous avez eu la bonté de me témoigner par la bouche de M. Bertrand. Mes lettres pour la Po[logne] que j'ai eu l'honneur de vous communiquer ne sont [point] parvenues à leur destination, elles étaient retenues par mes amis qui n'ont pas trouvé à propos d'employer cette voie. La déclaration de la Diète est en ma faveur parce qu'il m'est permis [de] rentrer dans ma patrie faisant le rayé [*sic*] de la Confédération de Bar. Il faut que je sois dans la dernière extrémité prenant ce parti. Je désirerais plutôt de passer en Amérique pourvu d'un emploi qui me fournisse l'occasion à me faire valoir et mériter un nom. Si vous trouviez le moyen de parler aux personnes qui dirigent cette affaire, dites-leur qu'elles ne se repentiraient jamais du choix dont ils m'honoreraient. Dans l'état que je mène la vie, c'est un fardeau pour moi que j'ai à peine supporté. Je craindrais moins l'exposer dans le soutien des droits, pour lesquels ayant déjà combattu ailleurs, je souffre de ne pouvoir me venger de la tyrannie de ceux qui aspirent à l'oppression humaine.

Je suis fâché que vous n'ayez pas vu le Duc de Courlande, particulièrement la Duchesse. Elle est bien aimable, a beaucoup d'esprit et de bonté. Je ne veux rien exiger d'eux, leur situation m'est connue, ils ont à peine de quoi suffire à leur rang. Moi, quoique je suis très mal dans mes affaires, mais ayant reçu un quart [de] ce qu'il m'appartient, je serai hors du besoin. En attendant, ma plus grande peine est de ne pouvoir rien entreprendre sans assistance d'autrui. Autrement, j'aurais mieux aimé de passer en Amérique que de rester à ne rien faire à Marseille.

Conservez-moi votre amitié et je vous prie de croire que

j'ai l'honneur d'être avec le plus parfait respect, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Pulaski.

Marseille le 12. . . . . 1777.

[*Au verso*] A Monsieur, Monsieur de Rulhière, Capitaine Réformé de Cavalerie et Secrétaire ordinaire de Mr. le Comte de Provence, Rue Dauphine, vis-à-vis de St-Roch, à Paris.

24. *Minute d'une lettre de Rulhière à Pulaski du* 25 *avril* 1777.

Paris, 25 avril 1777.

Je suis au désespoir, Monsieur, de différer si longtemps à vous mander un dernier mot sur l'affaire que j'ai entreprise et qui vous intéresse si vivement. On me faisait espérer cette réponse de jour en jour, et je l'attends encore. Comme j'ai demandé pour vous, Monsieur, l'assurance d'un grade et de l'argent d'avance, il faut pour la décision réunir deux personnes. Chacune séparément promet qu'elles s'occuperont de cette affaire à leur première conférence, et j'en suis là depuis je ne sais combien de jours. Je ne sais à quoi attribuer leur inaction, mais elle m'étonne beaucoup. J'ai reçu la seconde lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, Monsieur, de Strasbourg, en date du 16 avril, par laquelle vous me mandez qu'il vous est arrivé à Marseille une lettre de change de 15.000 liv. sur Messieurs Dincourt D'Espagne et comp. à Paris, que cette lettre de change vous sera certainement renvoyée à Strasbourg, et de demander au banquier de vous faire toucher à Strasbourg 100 louis à compte. J'ai cherché et trouvé ces Messieurs qui ne sont point banquiers mais négociants.

Ils demeurent à Paris rue Saint-Denis près l'église du Sepulchre, maison d'un épicier ; ils m'ont dit qu'ils étaient en effet en grande correspondance d'affaires avec Messieurs André et Jacques Rafalowich, mais qu'à cette occasion-ci ils n'avaient encore reçu aucune lettre d'avis qui leur annonçât cette lettre de change, que, quand même ils auraient cette lettre d'avis, ce serait, pour acquitter la lettre de change à Paris, et non pour donner ordre d'en acquitter une partie dans une autre ville, sans qu'eux-même eussent vu cette lettre de change et reconnu la signature, qu'ils sont bien fâchés de faire cette difficulté, mais que la quantité de fausses signatures qui ont suscité tant d'affaires depuis quelques années, oblige à des précautions. Ils ne m'ont donc [pas] fait espérer que vous puissiez toucher ces cent louis à Strasbourg en à compte de la lettre de change, sans qu'elle soit à Paris. Voilà, Monsieur, le résultat de leur réponse.

Je n'ai point dit aux Américains avec lesquels j'ai jusqu'à présent, Monsieur, traité votre affaire que vous aviez reçu de votre pays ce secours de 15.000 liv., et ma raison pour leur taire est qu'aussitôt qu'ils le sauraient, nous cesserions de pouvoir espérer d'eux aucun argent et si par quelqu'un des hasards ou sous [2 *mots illisibles*] les affaires commerciales cette lettre de change souffrirait quelque retard, nous nous trouverions au point où nous en étions il y a quelques mois. Voici donc, Monsieur, quel est mon conseil, afin de ne pas perdre de temps puisque vous avez 15.000 liv. à toucher à Paris, qu'aussitôt que vous aurez reçu votre lettre de change, vous arriviez à Paris sans attendre davantage. Ayant en main de l'argent à vous et la promesse que ces Messieurs avaient faite de vous donner les plus fortes lettres de recommandation pour le Congrès, vous seriez maître de votre marche; si dans l'intervalle de votre voyage de Strasbourg à Paris, ils m'ont fait une réponse favorable, vous l'apprendrez en arrivant à Paris. S'ils s'en tiennent à l'impossibilité où ils m'avaient d'abord dit être de faire aucune avance d'argent,

alors nous leur rappellerons leur première promesse de vous donner les plus fortes lettres de recommandation pour le Congrès, et avec propre argent vous seriez le maître de votre route.

Dans l'incertitude du parti que vous prendrez, aussitôt que j'aurai leur réponse, je vous écrirai par duplicata gardant ici une copie de ma lettre et vous en envoyant une à Strasbourg.

25. *Lettre autographe de Pulaski à Rulhière écrite à bord du bateau qui le transportait en Amérique, le* 16 *juin* 1777.

le 16 juin 1777, à 47°, 5 m.

Jusqu'à cet instant notre navigation est heureuse. Hier nous avons eu le vent contraire ; peut-être, nous a-t-il favorisés en nous empêchant de doubler le cap d'Ortegale et le cap Sinistre (1), où continuellement deux frégates des Anglais croisent. Le vent nous a fait prendre une route opposée en travers de deux rochers, un nommé Vigie Rocher du Diable, l'autre Rocher de la Chapelle.

Comme le vaisseau où je suis est un corsaire, il tâchera de faire quelque prise sur les Anglais, mais avant il faudra nous éloigner de l'endroit gardé par les frégates qui sont plus fortes que nous. Je ne suis pas fâché de m'embarquer dans ce vaisseau où je commence à apprendre la marine. Peut-être, si je ne pourrais pas me bien placer dans le service de terre, je tâcherais sur cet élément chercher le bonheur. A propos, la grâce que je vous demande est de parler au Baron Beniowski et lui dire de ma part que j'attendrai ses lettres à Philadelphie ou à Boston ; il faut qu'il m'écrive par duplicata, et ce qu'il me marquera, il

(1) Cap Ortegale et Cap Finisterre, côte Galice, Espagne.

faut qu'il soit certain. Faites lui [des] compliments de ma part ainsi comme à la Princesse Sapieha, M. Bohusz, Comte Krasiński qui se trouvent à Strasbourg. Si, par hasard, vous verrez d'autres de mes amis dites leur de jolies choses de ma part, particulièrement au Marquis de Pange. Je finis aujourd'hui ; avant la rencontre d'un vaisseau, je trouverai quelque chose [de] plus à vous écrire.

Le 30 de juin. Long. 460 lieues. Lat. 45°. Nous voyons un vaisseau sans le pouvoir reconnaître, s'il ne sera pas anglais, je vous enverrai cette lettre, Adieu.

26. *Lettre autographe de Pulaski à Rulhière de Boston, en date du* 27 *juillet-*3 *août* 1777.

Boston, le 27 juillet 1777.

Je suis arrivé à Boston le 23 du mois, je pars pour l'Armée, jusqu'à ce moment je n'ai rien d'important à vous écrire. L'armée des Américains, commandée par le Général Washington monte à 24.000 hommes, celle sous les ordres du Général Howe est beaucoup plus faible, on prétend qu'en tout [elle] n'aura plus de 15.000. Il était forcé de s'embarquer, ne pouvant tenir tête contre [le] Général Washington qui a marché (?) contre lui. Dans la retraite il [y] avait une bonne escarmouche avec le désavantage des Royalistes, mais je ne suis pas instruit en détail ce qu'il se passait. Je trouve un grand désavantage de ne pas savoir la langue. Les nouvelles qu'on a ici sont très compliquées de la façon qu'on ne peut pas être sûr de la vérité. Le Général Howe, à ce qu'on prétend, doit joindre l'armée de Canada, où les nôtres ont eu le dessous. Le Général Skala (1) qui a commandé a abandonné la place de Tekun-

(1) Ethan Allen (?).

droko, a perdu tous ses bagages et, sans faire la moindre continence, s'était retiré. Je voudrais me porter de ce côté, mais je ne suis pas sûr comment mes affaires tourneront ; j'ai écrit pour (sic) le Congrès et le Général Washington ; ce qu'il arrivera, je ne manquerai point de vous communiquer. Je vous prie, faites mes compliments à tous mes amis, particulièrement à la Princesse Sapieha. Je suis fâché de n'avoir pas fait une bonne pacotille de thé [qui] est ici extrêmement cher. On gagne sur lui au moins dix pour un, et toutes les choses qui viennent de l'Europe quadruplent l'argent.

Faites-moi la grâce de prier M. de Beaum[archais] qu'il sépare en trois parties mon argent et qu'il me les fasse tenir en marchandises, comme du thé, quelques dizaines de bas de soie, des armes des officiers, quelques douzaines de gants de peau de daim, quelques douzaines de couteaux, quelques pièces de toile, etc. Je l'écrirai moi-même pour qu'il dispose que les vaisseaux qui partent de Nantes emportent cela. Vous voudrez assurer de mon respect M. le Comte Quvila (?) et Mᵉ de La Renière. Quand je me connaîtrai un peu mieux dans le pays, je leur enverrai une bonne pacotille remplie de toute espèce de choses curieuses. Je cesse à présent d'écrire, peut-être demain je serai mieux instruit pour vous dire davantage. Adieu.

Le 28 [juillet]. Je vous prie de voir quelquefois Monsieur Franklin et Deane pour les inspirer qu'ils ne m'oublient point dans leurs dépêches quand ils écriront au Congrès. J'espère que je réussirai à être utile dans ce pays. Les affaires militaires ne sont pas au point pour n'être pas mieux, [le] service s'il se fait point avec trop de rigueur et je croirais que les ruses de la guerre ici ne sont pas connues. Ils ont trop de bonne foi pour tromper même leurs ennemis. J'ai dîné ici chez le Général qui commande. C'est un homme qui, sans sortir du pays, est assez poli. Il m'a reçu avec toute civilité. Après dîner, j'ai fait avec lui un tour en dehors [de] la ville ; il m'a fait voir des

fortifications. Elles sont faites bien solidement, leur artillerie est bien en ordre, les soldats seulement sont moins instruits à ce qu'ils peuvent être, et les officiers natifs ici [il] ne paraît pas qu'ils aient servi ailleurs.

On n'estime pas trop l'argent, ce qui fait que tout est cher, et plus à ce qu'il doit être. Quand on a l'argent comptant, on trouve tout à meilleur marché. Un louis qui, en papier, vaut ici 28, on trouve des hommes qui, en changeant, payent deux fois et demi autant. J'ai voulu avoir une vingtaine [de] louis en or chez le correspondant de M. Oris mais il m'a refusé; j'ai touché chez lui en papier 6.000 liv. ce qui ne fait ici que 2.400. Si la marchandise viendra, je le rembourserai sans retard. Je n'écris point à Monsieur de Beaumarchais parce que, étant beaucoup occupé, je ne peux point multiplier mes lettres. Celle-ci, je [l']écris par duplicata, par une autre [occasion] j'écrirai à M. de Beaum[archais] joignant mes compliments pour vous. Présentement ayez la bonté de lui rendre mes devoirs et le prier qu'il m'envoie du thé en marchandise, les autres choses que j'ai citées sont pour mon besoin, ainsi il faut les diminuer : le drap bleu m'est nécessaire et plusieurs garnitures de boutons d'argent sans numéro. Si la marchandise arrivera après la vente, je tâcherai de faire passer d'ici mon argent pour l'Europe. Il y a dans cette province près de deux cents familles allemandes. Ils m'ont envoyé dire qu'ils désirent que je commande leur corps, et que pour cela, tous ensemble, ils écriront au Congrès. Je les ai remercié, sans savoir d'où cela me vient. Je crois qu'en me promenant avec le Général, j'ai rencontré des Essois [de Hessen ?], avec qui je parlais et leur [ai] dit que s'ils veulent, que je tâcherai d'obtenir du Congrès de former un corps et les y placer. Ils m'ont répondu qu'ils réfléchiront à demain, et cela qu'avec leur réponse qu'ils désirent servir sous moi. Les autres Allemands m'ont fait leurs offres. Adieu, le papier me manque et je n'ai plus rien à vous écrire.

PULASKI.

En marges de cette lettre on trouve les passages suivants :

29 [Juillet]. Dans cet instant nous apprenons que les Anglais avec cent voiles sont arrivés à Capana (1), c'est un endroit éloigné d'ici à 20 et quelques lieux. Les uns prétendent qu'ils passeront, c'est leur route pour joindre l'armée du Nord, les autres sont en alarme, craignant que la ville où je suis ne soit pas attaquée en trois jours.

3 d'Août. Dans ce moment on apprend que c'était une fausse alarme, qu'il n'y avait à Kapana que deux frégates, qu'elles poursuivaient les pêcheurs. Cette alarme ne m'a pas donné une bonne idée de la bravoure des gens du pays, jusqu'au moment je n'ai pas lieu d'être content.

le 3 Août, j'apprends que l'armée des Anglais se trouve aux environs de Philadelphie, qu'ils veulent tenter la descente et que le Général Washington est prêt à les recevoir. Voilà comme je suis trompé en les attendant ici.

Je viens de prier M. Beaumarchais qu'il m'envoie par le premier transport une lunette d'approche, une pièce de drap ordinaire Ponso, pour le reste du thé. L'argent doit être séparé en trois parties. Si l'assurance ne coûte [pas] plus que trente pour cent, je veux faire assurer la marchandise et qu'elle soit en thé.

Je pars demain pour l'armée.

27. *Lettre autographe de Pulaski à Rulhière de Trenton en date du* 24 *février* 1778.

Trenton, le 24 février 1778.

Je vous ai écrit plusieurs fois sans savoir si quelque [une] de mes lettres vous est parvenue. Je commande ici la

(1) Cap Ann près de Gloucester (?).

cavalerie, mais je ne suis pas trop content. Je me casse la tête à faire bien mon devoir et accoutumer les autres, mais il n'est pas possible de réussir. Si je vous écris ce que je sens, vous auriez trop à lire, ainsi j'abrège tout en vous disant que je trouve en Amérique l'image de l'Asie. Mais les Anglais font la différence des Russes, ils sont moins actifs.

Notre cavalerie est toujours dispersée en petites parties, et quand il faut se battre, nous sommes réduits à rien. J'ai proposé au Congrès la nécessité d'augmentation, parce qu'elle est peu nombreuse pour les services qu'elle rend. Les Anglais sont plus nombreux, mieux montés et armés. Je me suis trouvé dans plusieurs attaques, mais, malgré la meilleure volonté, je ne pouvais pas briller avec 50 dragons que je rassemblais. J'ai chargé trois fois près de 1.000 infanterie. Ayant une fois autant, j'aurais peut-être réussi à les prendre tous. Je ne vois pas aucun avantage à rester ici. On n'aime pas ici les étrangers, et on les souffrent autant qu'ils sont nécessaires. Aussi je me propose après la campagne prochaine de revenir en France, et y penser sérieusement à mes affaires.

Nous entreprenons un projet d'attaquer les Anglais au Canada. Le marquis de La Fayette est commandant. Tous les Français sont avec lui. La Milice de la Nouvelle Englande a reçu l'ordre de le joindre ; beaucoup de Canadiens attendent pour les joindre, et il y a de ressemblance qu'on réussira. Il faut que je vous dise que non seulement le Dieu, mais toutes les circonstances influent sur l'intérêt des Américains : sans cela, il ne seront pas en état de se maintenir.

Nous étions dans le désordre en Pologne, mais, si nous avions eu la moitié des avantages de l'Amérique, nous aurions continué la guerre contre toutes les Puissances de l'Europe. Ainsi il faut croire que si Mrs les Toris, comme on nomment les Royalistes, ne s'augmenteront pas, les Anglais quitteront le continent de l'Amérique.

Notre armée est dispersée. A la campagne prochaine,

elle pourra être augmentée à 16.000, et les Anglais auront 12.000. Je suis détaché avec mon corps, et les Anglais [de] temps en temps m'inquiètent. Pour leur tenir tête, je ne pourrai avoir plus de 60 cavaliers, et les Anglais, quand ils sortent, ont au moins 2.000 Infanterie et 200 cavaliers. Il y a la différence ; avec tous nous ne les craignons pas. Il y a un jour que mes 5 dragons ont pris sur leur arrière-garde quelques voitures, je ne peux pas me servir des autres, les ayant envoyées à l'équipement. La campagne quelle (sic) vient je me prépare à faire un coup brillant. Adieu. A propos, M. de Beaumarchais m'a oublié totalement. Il a envoyé ici un de ses neveux dans un vaisseau rempli de marchandises. Il n'était pas question de moi, même il n'a pas eu la complaisance de m'écrire. Si j'avais eu l'argent avec moi, j'aurais eu 9 louis en papier pour un en or, et j'ai été obligé sur sa lettre de change [de] prêter de l'argent, pas plus que deux pour un. Quelle différence. Adieu, je manque de papier. Il est temps [de] finir.

Mes compliments pour Madame que j'aime, et j'ai oublié son nom, la dame à laquelle vous m'avez présenté auprès les Champs-Elysées.

N'oubliez pas aussi le comte de Quvila (?).

28. *Lettre autographe de Pulaski à Rulhière (non datée).* [1778 ?]

Monsieur,

Dès mon arrivée en Amérique, je n'ai pas reçu une seule lettre de vous, quoique les miennes étaient bien fréquentes.

Je suis décidé de quitter ce service. Je ne trouve ici avantage ni agrément. Ainsi, à mon arrivée en France, j'embrasserai quelques nouveaux projets. Je vous prie, faites mes compliments à tous mes amis que vous connaissez,

qu'ils ne s'étonnent de ne pas recevoir de mes nouvelles. Le trajet est si difficile, encore d'autres circonstances peuvent les anéantir. Je n'ai pas besoin de vous écrire de ce qui se passe ici. Les personnes qui communiquent à présent avec la France vous instruisent journellement. Je suis en marche pour la jonction de la Grande Armée. Mon dessein est d'amener mon Corps au Général Washington, de lui le remettre et de partir pour l'Europe ; peut-être je changerai mon système, mais, jusqu'à cet instant, je suis presque décidé. J'ai écrit par Marquis de La Fayette au Ministre dans le désir d'être instruit si je peux obtenir la place dans le service du Roi. Autrement, comme la guerre est en Europe, j'espère que partout il ne me sera pas difficile de l'obtenir.

En cas que je passe ici l'hiver, faites-moi la grâce de m'instruire de tout ce qui se passe en Europe.

Adieu, croyez que je suis sincèrement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

C. Pulaski.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS PROPRES

Allen (Ethan), 31.

Amérique, 14, 15, 16, 20, 26, 27, 30, 35, 36.

Asie, 35.

Bar (Confédération de), 11, 13, 27.

Beaumarchais (Pierre-Auguste), homme de lettres, 21, 26, 32, 33, 34, 36.

Beniowski (Maurice-Auguste), explorateur, 30.

Bertrand, 8, 27.

Bogel, compagnon de l'expédition de 1774 en Turquie, 21.

Bohusz (Ignace), secrétaire de la Confédération de Bar, 31.

Boston, 30, 31.

Branicki (François-Xavier), nommé en 1774 grand hetman de la Couronne, 7.

Brentano, compagnon de l'expédition de 1774 en Turquie, 21.

Bretagne, 16.

Brintano, v. Brentano.

Buny (Faurton), banquier, 7.

Canada, 31, 35.

Capana, v. Cap Ann.

Cap Ann, 34.

Caton, 7.

Chomiński (François-Xavier), diplomate, Confédéré de Bar, 5.

Conflans (Légion de), 21.

Courlande (Charles, duc de), fils d'Auguste III, 27.

Courlande (Françoise, née Krasińska, duchesse de), 27.

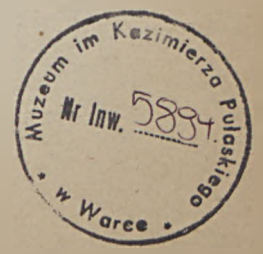
Cravatte, compagnon de l'expédition de 1774 en Turquie, 21.
Deane (Silas), diplomate américain, 21, 26, 32.
Delaporte, 22.
Dincourt d'Espagne, négociant de Paris, 26, 28.
Espagne, 30.
Europe, 12, 15, 17, 32, 35, 37.
Finisterre (Sinistre), Cap de, 30.
France, 6, 11, 12, 15, 35, 36, 37.
Franklin (Benjamin), 14, 17, 18, 32.
Galice (côte), 30.
Gérard (Conrad-Alexandre), diplomate français, secrétaire du Conseil d'Etat, ministre aux Etats-Unis en 1779, 17, 24, 25.
Gloucester, 34.
Grand, banquier, 22, 23, 24, 25.
Guillon, officier de dragons, compagnon de l'expédition de 1774 en Turquie, 21, 22, 26.
Heking, pseudonyme du général C. Pulaski, 8, 9, 10, 23, 26.
Homiński, v. Chomiński.
Howe (William), général anglais, 31.
Kapana, v. Cap Ann.
Kermorvand, officier de l'expédition de 1774 en Turquie, 21.
Krasińska, v. Courlande (duchesse de).
Krasiński (Adam), évêque de Kamieniec, 11.
Krasiński (Michel, comte), 11, 31.
La Fayette (marquis de), 35, 37.
La Renière (de), 32.
Leszczyński (Stanislas), roi de Pologne, 12.
Lorient, port militaire, 18.
Marseille, 6, 8, 9, 10, 12, 15, 16, 18, 20, 22, 25, 26, 27, 28.
Mokronowski (André), maréchal de la Diète en 1776, 12.
Nantes, 18, 32.

Nouvelle england, 35.
Oris, 33.
Ortegale, cap au N. O. d'Espagne, 30.
Pange (marquis de), 31.
Paris, 6, 10, 14, 19, 21, 22, 23, 25, 26, 28, 29.
Passy (près Paris), 17.
Philadelphie, 30, 34.
Pologne, 7, 11, 12, 16, 17, 20, 27, 35.
Poniatowski (Stanislas), roi de Pologne, 14.
Pulaski (Joseph), 11.
Quvila (?) (Comte), 32, 36.
Rafalowicz (André et Jacques), 26, 29.
Rocher de la chapelle, 30.
Rocher du diable, 30.
Rome, 7.
Romer (comte), pseudonyme de C. Pulaski, 5, 6, 7, 8.
Saint-Eustache (Ile de), Petites Antilles, 20.
Sapieha (Théophile, princesse), 18, 31, 32.
Sian (Pierre), négociant de Marseille, 26.
Sinistre, v. Finisterre.
Skala (?), 31.
Stanislas (Leszczyński), roi de Pologne, 12.
Stanislas (Poniatowski), roi de Pologne, 14.
Strasbourg, 19, 20, 25, 26, 28, 29, 30, 31.
Tekundroko (Ticonderoga), forteresse à 100 lieues d'Albany N. Y., 31.
Trenton, 34.
Turquie, 6.
Vergennes (Charles Gravier, comte de), Ministre des Affaires Etrangères, 11, 24.
Versailles, 10, 21, 25.
Vienne, 19.
Washington (George), 31, 32, 34, 37.
Wielhorski (Michel), 6, 9, 10, 23.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE TROIS CENTS EXEMPLAIRES SUR VELIN ET VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL DE LAFUMA, CEUX-CI CONTENANT LA SIGNATURE ET LE CACHET DU GÉNÉRAL CASIMIR PULASKI, EAU-FORTE PAR F. PROCHASKA, NUMÉROTÉS DE 1 A 25

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX-SEPT SEPTEMBRE 1948, PAR LA SOCIÉTÉ GÉNÉRALE D'IMPRIMERIE ET D'ÉDITION, 71, RUE DE RENNES, PARIS

Dépôt légal : 4-1948



p. [5] 9 janv 1774